

L'Humanisme herméneutique

Bernd Jager

L'herméneutique peut être comprise au moins de deux façons distinctes : comme une théorie normative et universelle d'une pratique d'interprétation, donc d'un ensemble de règles à suivre pour bien comprendre quelque chose d'écrit ou de dit. Elle peut aussi être vue comme la désignation du caractère interprétatif de notre expérience.

La première définition s'approche d'une technologie interprétative, tandis que la seconde parle plutôt de l'expérience intégrale du monde humain. L'interprétation ne se déroule pas dans un univers mathématico-physique ou dans un quelconque monde universel. Il n'est question d'interprétation que là où il y a deux mondes qualitativement différents et un interprète capable de les unir métaphoriquement. Interpréter veut dire littéralement s'interposer entre deux personnes ou deux mondes afin de faciliter leurs échanges métaphoriques. Le latin *interpretari* (*Adloqui aliquem per interpretem*) veut dire : parler à quelqu'un, négocier avec lui à l'aide d'un intermédiaire. Un *interprès* est un médiateur, un messenger, un négociateur. C'est donc quelqu'un qui sait construire un pont entre deux mondes, qui sait traduire (conduire à travers) une idée ou une proposition ou encore fixer le prix ou la valeur d'une chose afin que celle-ci puisse passer d'une main à une autre. L'interprétation concerne la circulation ou le transport entre deux mondes, elle concerne le commerce, l'échange, la conversation, l'adjudication, le contrat, la conversation, donc tout ce qui a trait au passage à travers des frontières et à l'échange entre personnes, entre domaines ou entre mondes. Il est frappant d'observer comment, dans l'antiquité, l'interprétation est étroitement liée au monde du commerce. On peut lire le verbe 'interpréter' comme *inter-pretium*, ou comme l'activité d'intermédiaire qui fixe la valeur ou le prix de quelque chose (L. *pretium*, valeur, coût, prix), lui permettant d'être échangée entre (L. *inter*) deux mondes.

L'*herméneutique* appartient au monde de *Hermès*, qui, chez les Grecs, est le dieu bienfaisant des voyageurs et le guide des âmes mortes. Chez les romains il était *Mercur*, le dieu des échanges commerciaux (le latin '*mercari*', d'où notre mot 'marché' et 'marchand' qui veut dire : '*faire du commerce*' (mercredi, le jour du marché, porte son nom)).

Dans *Le Banquet* de Platon, Diotime décrit *Éros* comme un grand interprète qui traverse la distance entre les dieux et les hommes. Sa fonction est de faire connaître (*hermèneûon*) et transmettre (*diaporthmeûon*) aux Dieux ce qui vient des hommes : les prières et les sacrifices des premiers, les injonctions des seconds. Les Dieux offrent leurs faveurs en échange de sacrifice.)

s. (202 dDiotime utilise le verbe *syndeoo* (συνδέω) pour décrire l'action interprétative qui crée un tout, qui rassemble et réunit les Dieux et les êtres humains. Ce verbe veut dire aussi panser une blessure ou mettre ensemble ce qui a été séparé violemment. Interpréter veut dire ici : créer un nouvel ordre, apaiser une discorde, rassembler ce qui était séparé, panser une blessure.

L'important ici est de retenir que l'interprétation crée une nouvelle unité *métaphorique* à partir de deux mondes divisés. Quand deux villes ou deux pays entrent en relation commerciale ils sont par là liés l'un à l'autre sans être fusionnés. Le désir de fusionner représente l'effort d'oublier ou de réprimer le fait primordial d'avoir été séparé—par la naissance, par la création, par le fait d'exister comme individu. La volonté d'interpréter représente donc le désir de vivre avec ses semblables qui sont nécessairement différents de nous. Quand deux individus, deux villes ou deux nations prennent la décision de se lier formellement pour achever un but commun ils débattent les termes d'un contrat et trouvent

ensemble les mots pour dire leur différence et leur unité. Le commerce, appartenant au monde de Mercure et Hermès peut ainsi être compris comme jetant les bases d'une civilisation.

Éros est un grand interprète parce qu'il permet aux dieux et aux hommes, aux mortels et aux immortels, de vivre ensemble, de se comprendre mutuellement, de s'interpréter avec succès et de se mettre au diapason. De la même manière, il aide les amoureux à se comprendre, à trouver les mots pour se dire leur amour sans effrayer ou agresser leurs partenaires. La juste interprétation nous donne les moyens de vivre ensemble, de laisser parler notre cœur, d'aimer les dieux et de nous entendre avec nos voisins. Cette juste interprétation nous rend heureux, nous inspire la fête. Elle s'annonce comme une réconciliation. À contrario, l'incompréhension est vécue comme une séparation permanente et douloureuse.

Il est intéressant de contempler le fait que pour nous l'érotique représente surtout la sexualité. On la pense habituellement comme étant réprimée ou au contraire sublimée lorsqu'elle prend la forme de la musique, du discours ou d'autres manières d'interpréter notre monde. Pour nous, le monde réel est un seul monde, un monde universel qui n'a pas besoin de la parole (de l'interprétation, de la poésie, de la musique, de la culture) pour être unifié. Pour nous la réalité primaire est pré-humaine et physique. Pour nos ancêtres la réalité primaire était le monde interprété et chanté, donc un monde unifié par l'effort interprétatif. L'acte sexuel littéral parle d'un monde biologique et physique qui est unifié par nature. Le monde d'Éros parle d'un monde unifié par la parole interprétative.

L'interprétation représente une réconciliation entre deux mondes, entre deux domaines qui par nature sont séparés et ne savent pas parler l'un à l'autre. L'interprétation trouve un moyen pour les deux mondes d'apprendre à vivre ensemble. Elle crée une nouvelle unité et offre une réconciliation métaphorique.

Il ne s'agit pas ici d'une unité physique ou idéale ou universelle mais d'un tout créé par l'esprit d'hospitalité qui cherche un monde en commun. L'hospitalité appartient au monde habité, C'est-à-dire à un monde traversé par des seuils et divisé entre plusieurs parties ou domaines qui ne peuvent s'unir qu'avec l'aide des symboles. L'interprétation fait partie d'un monde dans lequel il y a une place désignée pour les morts et les vivants, pour les hommes et les femmes, les enfants et les adultes, l'autochtone et l'étranger. L'interprétation rend possible la cohabitation ; elle construit un monde hospitalier qui devient le berceau de l'humanité.

L'interprétation cherche un échange fructueux entre deux domaines. Elle veut rompre l'isolement, le narcissisme, et défaire la stagnation. Elle veut mettre le monde humain en mouvement et en route vers son avenir. Mais l'interprétation est tout d'abord l'aveu d'une séparation préalable. Seul un homme séparé de sa mère apprend à comprendre, à interpréter son monde. Seul un peuple séparé douloureusement de ses dieux peut habiter le monde, offrir des sacrifices et des prières et chercher à décrypter l'au-delà.

L'Humanisme

Comment cet esprit herméneutique, compris comme le désir de créer des liens entre des mondes divers, comment est-il reflété dans l'humanisme du quatorzième et quinzième siècle? On peut voir les grandes cathédrales gothiques de l'âge médiéval comme l'incarnation du désir de lier la terre des hommes avec le ciel habité par l'esprit céleste. Nous pouvons comprendre, d'une même manière l'effort des anciens humanistes du quatorzième et quinzième siècle de traduire et comprendre les œuvres classiques des Grecs et des Romains comme l'incarnation du désir de créer un lien entre le présent médiéval et le passé grec et romain.

L'humanisme dans ce cas doit être compris comme un geste hospitalier envers un voisin lointain afin de créer un monde habitable. L'humanisme ainsi représenterait un effort herméneutique cherchant à tisser des liens entre diverses communautés dans le but de créer un monde habitable.

L'humanisme et l'herméneutique sont tous les deux conscients du fait, qu'à la différence d'un objet matériel qui garde mieux son intégrité et son identité en s'isolant des autres objets ou substances, un être humain achève son humanité en forgeant des liens intimes avec ses proches. L'amitié, l'amour et le voisinage sont des forces morales qui forment notre identité et fondent notre culture. Elles *interprètent* notre monde en le liant aux autres mondes avoisinants.

Il n'y est question d'interprétation que là où deux mondes sont mis en contact par un intermédiaire.

La *paideia* grecque, c'est-à-dire l'éducation de l'enfant, était anciennement un rite de passage, un détroit entre les mondes de l'enfant et celui du jeune adulte. Celui-ci devait être traversé à l'aide d'un guide ou d'un interprète. Il existe un lien mettant en relation l'ancien rite de passage, la *paideia* grecque, les *studia humanitatis* des universités médiévales et les études des humanités d'aujourd'hui. Cicéron traduisait le concept grec de *paideia* en parlant de l'*humanitas*. Il faisait ainsi référence à la culture que doit s'approprier l'enfant ou l'adolescent pour prendre sa place dans le monde des adultes.

L'humanisme s'adresse en dernière instance au passage ardu entre deux mondes différents. Ce passage a pour fonction d'humaniser le passager. Celui-ci doit apprendre une autre langue que la sienne et s'approprier un autre point de vue sur le monde. Il doit se déplacer psychiquement et prendre ses distances d'un monde jusque-là compris comme le seul vrai ou le seul possible. 'Faire ses humanités', compris en ce sens, veut dire accepter le travail humanisant qui consiste en la traversée du détroit difficile entre le monde à moi et celui de mon voisin, entre le monde moderne et celui des mondes anciens, entre le ciel et la terre, entre le temps de l'enfance et celui de l'adulte.

Rémi Brague dans son livre magnifique *Europe, la voie romaine* nous rappelle que la bible, comprise comme un symbole qui fonde la civilisation occidentale, n'est pas un seul livre ni même une seule chose homogène et pure, mais plutôt une sorte de métaphore comprenant deux livres et deux traditions religieuses. Contenu en un seul tome, ce livre fondateur est lui-même une métaphore littéraire et religieuse qui fonde notre herméneutique et notre humanisme. Cet humanisme nous apprend que l'approfondissement et la solidification de notre humanité ne passe pas par la rupture de nos liens avec les dieux. On ne rend pas plus vivant le présent en s'isolant du passé. Dans le même ordre d'idées, on ne soudoie pas une identité plus sûre en tournant le dos au voisin. Elle nous enseigne que le présent est nécessairement une ouverture vers un passé, que la terre est elle-même en constant dialogue avec le ciel et que le moi ne se montre qu'en conversation avec un voisin.

Un humanisme pervers et moderne nous conseille le contraire. Celui-ci enseigne qu'on devient plus humain en négligeant les dieux, plus vivant en oubliant les morts, plus contemporain en coupant ses liens avec le passé, plus germanique en se débarrassant des juifs, plus membre de la classe ouvrière en coupant les têtes des membres des autres classes. Les catastrophes sanglantes du vingtième siècle nous ont appris le contraire. Ces catastrophes nous enseignent que l'humanité s'appauvrit et finalement s'autodétruit en coupant les liens qui tissent ensemble le ciel et la terre, le passé et le présent, les morts et les vivants, les mortels et leurs dieux.

La science est-elle une interprétation du monde ?

Pour comprendre la modernité et ses attitudes dominantes envers l'humanisme et l'herméneutique classique, on doit comprendre le rôle dominant des sciences dans notre

culture contemporaine. Il ne s'agit pas seulement d'une influence majeure sur notre vie matérielle et technologique, mais surtout d'une influence prépondérante sur nos moeurs et sur notre culture politique, philosophique, psychologique et religieuse. Il n'est pas question ici d'une condamnation de la science de la part de la phénoménologie ou de l'herméneutique contemporaine, mais plutôt d'un questionnement du rôle totalisant qu'elle a pris dans la culture contemporaine.

La question qui se pose est premièrement s'il est possible de comprendre la science comme une oeuvre herméneutique ou comme une interprétation autosuffisante de notre monde ou de notre vie. La deuxième question subjacente est de savoir si cette « interprétation » suffirait pour fonder un mode de vie ou une culture viable.

Il est vrai que l'attitude typiquement scientifique nous ouvre une nouvelle fenêtre sur notre monde. Elle nous fait voir et comprendre ce qu'on n'a jamais vu ou compris auparavant. La science nous montre un univers, une étendue abstraite et sans bornes, régie par des lois abstraites et universelles qui se laissent décrire par des formules mathématiques. Elle nous donne un nouveau pouvoir matériel sur notre environnement et augmente notre qualité de vie d'une façon inimaginable pour nos ancêtres.

C'est le caractère abstrait et totalisant de l'attitude naturo-scientifique qui le rend si habile à déchiffrer les secrets de la nature et si apte à déceler les moyens de les maîtriser. Mais ce qui nous donne accès aux secrets de la nature physique nous frappe de cécité face aux données les plus élémentaires de notre vie quotidienne. La science nous rend clairvoyant dans le domaine matériel de notre vie mais nous rend aveugle aux aspects les plus élémentaires de notre vie amoureuse, religieuse et relationnelle.

Une autre façon de dire la même chose est d'affirmer que la science nous montre un monde nouveau, un univers tout à fait surprenant, mais à condition que l'observateur lui-même se détache d'emblée du monde quotidien qu'il habite avec ses proches. Pour pouvoir observer l'univers des sciences d'une manière systématique il doit prendre ses distances de sa vie personnelle et oublier, pour le moment, son enracinement dans une culture, une langue et une histoire particulière. Il doit se transformer en *homme objectif*, en « homme en général », donc, en homme sans histoire, sans sexe, sans appartenance évidente à une famille, à une langue, une ville, une nation ou une culture. Le meilleur observateur de l'univers des sciences serait, en fin de compte, l'être humain qui réussit le mieux à oublier et à se distancier de la vie quotidienne et de s'identifier à l'univers physique. L'aperçu le plus clair et le plus complet de l'univers demanderait donc la rupture de tout contact avec un monde personnel et particulier et l'oubli total des liens qui rattachent l'observateur à ses ressources culturelles et historique. L'observateur absolu serait quelqu'un se regardant lui-même comme rien de plus qu'une partie de l'univers physique ou, selon l'enseignement de Descartes, rien de plus qu'une « chose pensante ».

Cette attitude préalable à l'observation scientifique fait penser à l'ancien mythe grec qui raconte comment après la mort, les esprits des hommes devaient croiser la rivière Léthé qui séparât le monde des vivants de celui des morts. Or, l'eau de cette rivière induisit l'oubli et faisait en sorte que ceux qui arrivaient de l'autre côté ne se souvenaient plus de leur vie terrestre.

C'est d'une façon semblable que l'observateur scientifique traverse la rivière séparant le monde habité de l'univers naturo-scientifique. Il doit perdre la conscience de l'un pour pouvoir entrer dans l'autre. (Platon, *Le Timée*)

Mais à la différence des esprits célestes qui partent pour un séjour sur la terre pour ensuite repartir vers leur maison dans les cieux, et à la différence de leurs collègues scientifiques, les chercheurs *scientistes* regardent l'univers physique comme un paradis retrouvé ou comme la source ultime de toute vérité terrestre ou céleste. Le scientifique est quelqu'un qui ne cherche pas à interpréter son monde mais à le changer littéralement avec le but de le faire se

conformer à l'univers des sciences. Le scientisme est donc *le désaveu du monde quotidien*, de l'herméneutique et du sens commun qui nous permet de vivre ensemble. Il est enfin l'ennemi mortel de tout lien métaphorique ou symbolique, et par là de toute culture. On pense ici à la parole d'Hermann Göring « Quand j'entends prononcer le mot « culture » je mets la main sur mon revolver ».

La modernité se comprend surtout comme marquée par la tentative de vivre notre vie comme si l'univers physique et naturel était notre terre promise et comme si notre monde historique et quotidien, nos moeurs et nos institutions traditionnelles n'étaient que des survivances dérisoires d'un passé qui reste à détacher du présent.

La science peut représenter uniquement les aspects de notre vie qui sont objectivables, donc pouvant être traduits en termes physiques, chimiques ou biologiques ; elle nous présente nos maisons, non comme des lieux de transcendance et de rencontre, mais comme des abris nous protégeant contre le froid, le vent et la pluie. Elle nous fait comprendre nos amours comme le masque que porte l'instinct de procréation et défense contre la mort. Comprendre la réalité humaine à la lumière du scientisme veut dire déshabiter notre monde et déshumaniser et désincorporer notre corps.

Le monde de tous les jours et la terre que nous habitons avec nos proches nous ouvre les yeux sur de diverses perspectives. Elle nous fait découvrir les montagnes de la géologie et les astres des astronomes, mais sans nous empêcher de nous approcher d'un paysage habité par une déesse ou d'un monde créé par un dieu.

La vie quotidienne laisse une place pour la perspective des sciences, pour l'esprit de la géométrie et un savoir technologique. Mais elle n'exclue pas un regard poétique, une pensée religieuse ou un geste amoureux. Le monde de tous les jours que nous partageons avec nos voisins, nos ancêtres et les générations à venir est la source de tous les points de vue. La vie de ce monde n'est pas habitée par un regard fixe ou une intelligence universelle, mais par des corps humains, ce qui veut dire, par des corps métaphoriques qui savent pivoter d'un point de vue vers un autre et qui ainsi découvrent et construisent un monde polyvalent. Dans ce monde habité de tous les jours, le corps humain peut pivoter d'une attitude de travail et de combat vers une attitude de célébration, de la rencontre et de la fête. Et les mains qui, à un moment donné, manient les outils pour façonner le bois ou le fer, peuvent au prochain moment caresser un amant ou saluer un ami, ou se tourner vers le ciel. Le monde de tous les jours, le monde du sens commun, celui de l'habitation s'ouvre sur un horizon qui annonce l'autre, l'ailleurs et l'autrement. Ce monde qui pointe toujours dans la direction d'un autre monde fait de nous des êtres temporels qui se situent ultimement non par rapport aux limites de la nature physique, mais par rapport aux seuils qui donnent accès aux voisins vivants et morts, humain et divins.

On doit donc reconnaître deux aspects essentiels de notre vie culturelle et spirituelle, à savoir un besoin de maîtriser notre monde et un besoin de le rencontrer et de le voir comme neuf. La science et la technologie incorporent notre besoin de maîtriser et s'approprier le monde et de transformer ce qui est autre en quelque chose qui nous appartient absolument et ne pouvant pas être dissocié de nous. Les arts, la littérature, le cinéma, la musique, la philosophie, l'histoire et la théologie répondent à notre besoin de voir notre monde comme renouvelé et comme nouveau-né. Ces disciplines ne nous permettent pas de nous approprier le monde physique et résistant nous apparaissant dans la lutte quotidienne pour notre existence. On entre dans le monde de la rencontre et de la fête, en obéissant à un seuil qui nous interdit toute tentative d'appropriation personnelle ou collective. L'Autre ne se dévoile qu'à travers un seuil.

Pour cette raison, la phénoménologie et l'herméneutique ne sont pas des méthodes scientifiques, comprises comme une stratégie pour conquérir ou s'approprier le monde. En

fin du compte elles nous servent comme guide pour la rencontre avec autrui et avec notre monde.